

## Philippe Madet

### De ce qui fait dire à ce que dire fait \*

#### Qu'est-ce qui fait parler ?

Il se raconte – c'est ce qu'un moine aurait rapporté – qu'au XIII<sup>e</sup> siècle l'empereur romain et roi Frédéric II voulut faire une expérience pour savoir quelle était la langue « naturelle » de l'être humain. Il ordonna à des nourrices d'alimenter des enfants, de les endormir, de les baigner mais surtout sans jamais leur parler. Il espérait ainsi découvrir quelle serait la langue que ces bébés choisiraient, mais l'expérience ne donna pas le résultat escompté. Non seulement aucun bébé ne se mit à parler mais tous dépérirent et finirent par mourir. La langue et la parole ne leur sont pas venues naturellement.

Parlant de la mère, Lacan disait ceci : « Le fait qu'elle soit un être parlant est absolument essentiel [...], une nourrice muette ne serait pas sans entraîner quelques conséquences assez visibles dans le développement du nourrisson <sup>1</sup>. »

La parole est donc essentielle. Cela dit, qu'en dire quand les paradoxes à son sujet sont multiples ?

Elle est souvent associée à la voix, laquelle ne fait pas automatiquement une parole. Elle a longtemps été associée à un phénomène dû à l'évolution de l'espèce humaine. Or, contrairement aux théories établissant que c'est l'acquisition de la station debout chez l'homme qui – parce qu'elle a fait s'abaisser le larynx – a engendré la parole, donc aux théories qui font de la parole une acquisition naturelle issue d'une compétence technique, des linguistes en viennent à penser maintenant que la station debout n'a fait que modifier le son d'une parole déjà là <sup>2</sup>. D'ailleurs, la parole trouve à se dire dans des langues sifflées par exemple, qui n'ont aucunement besoin de la station debout ou, dans ce que nous connaissons mieux, dans la langue des signes. Elle peut être aussi faite de rythmes, de tons et d'accents. C'est une patiente qui, remarquant l'importance de son accent qu'elle avait un temps cherché à dissimuler, se demande alors ce que cela veut dire.

La parole est précieuse, peut changer une vie mais aussi la figer. Elle nous habite et nous échappe. Elle peut être bruyante et silencieuse. Elle peut apaiser mais aussi faire exploser des guerres et des génocides. Elle permet de défaire ce qu'elle a fait. Elle serait bavardage, impuissante mais pouvant faire surgir un dire, c'est donc qu'elle a une puissance certaine.

Et, peut-être est-ce le quatrième démenti infligé à l'humanité, elle n'est pas une spécificité de l'être humain, qui a pu se croire le seul vivant en disposant, puisque au moins un animal a eu la parole, c'est la chienne de Lacan. Certes, pas n'importe quelle chienne, mais quand même. Peut-être est-ce parce qu'il a supposé que son auditoire douterait de la parole de sa chienne que Lacan a précisé à ce sujet qu'il n'y avait « aucun doute <sup>3</sup> ». Il ne lui prêtait bien sûr pas un don unique. Si elle parlait, il en était ainsi généralement des animaux qui possèdent cet outil si précieux et qui est au fondement de la technique psychanalytique. Voilà qui est curieux. Cela dit, il y a bien paraît-il des pys pour chiens.

La parole de l'être humain a plusieurs spécificités.

Parole et langage sont liés pour les humains ; Lacan disait de sa chienne qu'elle avait la parole mais non le langage. Aussi, comme l'a remarqué Steinbeck, tout comme il peut manger sans avoir faim et boire sans avoir soif, l'homme peut parler alors qu'il n'a rien à dire. Parler peut servir alors uniquement à jouir, à contrôler, ou bien à seulement émettre des sons rassurants, pour éviter ce qui ne le serait pas. Parler pour ne pas être submergé, pour survivre au réel. Lacan remarque que sa chienne, elle, parle quand elle a besoin.

Autre spécificité : il y a du petit autre mais aussi du grand Autre pour l'être humain, alors que pour la chienne de Lacan, il n'y a que le petit autre. Comme il dit, elle ne le prend pas pour un Autre.

Et puis l'être parlant a cette particularité de mentir, y compris sans intention consciente, du fait de la schize entre énonciation et énoncé. La parole véhicule le mensonge et la vérité, avec des passerelles si ce n'est un collage entre l'un et l'autre.

Nous ne serions donc pas tout à fait comme les animaux. Serait-ce justement le dire qui nous différencie, le dire comme verbe et *a fortiori* comme substantif ? Allez trouver un dire qui s'inférerait de la parole d'un chien, fût-il celui de Lacan, ça n'est pas gagné ! Le dire serait-il humain ? Le *par-être* serait-il un *dirumain* ? Question d'autant plus intéressante que, avec le développement de ce que l'on appelle l'intelligence artificielle, arriverons-nous peut-être un jour à un dire artificiel issu d'une parole qui le serait tout autant ? C'est une question pour une autre fois.

La parole ne peut être prise que dans la mesure où elle nous est donnée, parce que « le langage humain ne surgit pas chez les êtres comme resurgirait une source <sup>4</sup> ». Je cite Lacan en 1957. Elle n'est pas un don naturel mais un don de l'Autre, dont nous ne faisons pas toujours ce que nous voulons, et qui n'est pas forcément un cadeau. Parler suppose que l'Autre parle et ce qui fait parler prend donc son origine d'une rencontre. Besoin, demande et rencontre avec le désir de l'Autre vont faire parler le sujet.

La parole suppose, comme Lacan le précise dans le séminaire *Le Désir et son interprétation*, que le sujet y soit « impliqué <sup>5</sup> », soit qu'il prenne sa part, qu'il en fasse usage. On aura alors affaire à un double processus d'aliénation et de séparation. Assujettissement à l'Autre, antérieur au sujet, trésor des signifiants qui fournit les lambeaux de discours que le sujet va articuler. Et séparation parce que la *Behajung* implique une perte d'être. Parler sépare, fait coupure.

La parole, qui implique une perte de vie, est en quelque sorte mortelle, d'autant plus qu'elle seule peut annoncer la mort, voire la créer comme Jean Rouch, ethnologue, a pu l'étudier chez les Dogons au Mali <sup>6</sup>. Selon ses travaux, pour ceux-ci le mythe à l'origine de la mort est venu en même temps que la parole, c'est-à-dire que les hommes étaient immortels tant qu'ils n'avaient pas de langage articulé. À partir du moment où Dieu leur a donné la parole, ils ont commencé à mourir puisqu'ils pouvaient l'un l'autre se dire : « Tu vas mourir. » C'est un exemple de l'acte performatif de la parole.

Mais le performatif ne permet ni de tout faire, ni de tout dire. Il y a un impossible. Les librairies et les bibliothèques sont remplies de la tentative à la fois d'éviter ce rendez-vous avec l'impossible, à la fois de chercher à l'approcher. C'est encore plus vrai avec les moteurs de recherche sur Internet qui multiplient quasiment à l'infini les réponses. Ils sont la preuve évidente que, de réponse toute, il n'y a pas. Quand on tape « psychanalyse » sur Google, il y a 4 580 000 réponses. Pour Lacan, c'est plus de 6 000 000. Pourquoi, à ce niveau de quantité de réponses, ne pourrait-il pas y en avoir d'autres ?

Cet impossible de tout dire fait que le sujet n'est pas seulement affublé du langage, il en est aussi privé et, d'une certaine manière, ne cesse d'apprendre à parler, pour dire ce qu'il tente de faire comprendre, et qu'il ne comprend d'ailleurs pas toujours lui-même. Autrement dit, si nous sommes prisonniers d'un impossible à tout dire, c'est parce que nous ne pouvons que parler. Encore un paradoxe. En ce sens, la parole n'est pas un plus, ni un

moins, mais un manque, si bien que nous tentons différents modes d'expression pour arriver au dire. L'analyse, dans un discours spécifique certes, est ainsi proche de la poésie, de l'art et de tous les modes d'expressions artistiques comme tentatives de faire circuler la parole pour dire.

J'entendais récemment Dirk Roofthoof, comédien belge qui joue depuis plusieurs années le seul personnage de la pièce *Rouge décanté*<sup>7</sup>, expliquer que, avec son métier, plutôt que de tout dire, ayant bien compris qu'il n'y arriverait pas, estimant à 20 % (pourquoi 20 % ?) sa capacité à dire, il cherchait à faire entendre les 80 % restants. Convaincu que c'était là aussi impossible, il lui fallait toujours remonter sur scène et il pouvait tout à fait sans cesse rejouer le même spectacle, il y aurait toujours quelque chose de différent à en entendre.

### Un coup de force

Si, comme le dit Roofthoof, il y a toujours du nouveau dans ce qui est répété, le dire, dès lors qu'il est événement, induit quelque chose de nouveau mais aussi de la fin. Ce qui caractérise l'événement est qu'avant et après ne sont pas tout à fait pareils.

Avec le dire il y a un plus, un effet, d'où la visée dans la cure de dire au-delà de parler. Le dire est attendu au lieu d'achoppement du discours de l'analysant pour apercevoir le code source à l'origine de l'algorithme, résultat du chiffrage de la jouissance.

Dire, il faut bien le reconnaître, est très difficile, sinon les analyses seraient plus courtes. Qui peut dire qu'elle ou il n'a rencontré aucune difficulté à parler dans son analyse ?

Parmi celles-ci, il y a un phénomène à première vue étonnant : bien souvent le sujet ne croit pas, ou bien croit trop à la parole. Je dis étonnant parce que l'effet de la parole est une évidence. Que se passerait-il si nous ne parlions pas ? Pas grand-chose probablement. Nous savons bien que tout événement dans nos vies est effet d'une parole, qui n'en passe pas forcément par la voix, ou d'un réel qui, lui, pour le coup, se passe de la parole. Si la vérité parle, « le réel dit la vérité, mais il ne parle pas<sup>8</sup> ». Il dit la vérité par le symptôme qui est réel. Mettons pour l'instant le réel de côté.

C'est une évidence que la parole dans la cure a souvent des effets thérapeutiques. Et pourtant, quel analysant ne répète-t-il pas que ce qu'il dit n'a aucun intérêt et remet en cause l'intérêt même de sa cure ? Il n'y croit alors pas. Ce n'est pas possible. L'effet de la parole n'est pas une conviction toujours assurée, ou bien la conviction est telle qu'elle fait horreur. La peste de la castration est à l'horizon.

C'est un fait : dire, déployer sa parole a des effets curatifs et provoque des transformations subjectives, mais comment peut-il y avoir du dire si l'être parlant jouit et s'il ne veut rien en savoir de plus<sup>9</sup> ? Parole et dire semblent dans ce cas être inadéquats. Comment se fait-il dès lors que, d'une parole, puisse surgir un dire ? C'est « tout de même bien curieux » dit Lacan dans sa conférence intitulée « Le phénomène lacanien<sup>10</sup> ».

Dire et parole semblent fonctionner en va-et-vient. « Il faut parler pour dire quoi que ce soit<sup>11</sup>. » L'un et l'autre sont effet et acte, de l'un et de l'autre. Le dire précéderait-il la parole ? Ou l'inverse ? Le dire est la condition de la parole, mais la parole est réciproquement la condition du dire. Pour dire il est nécessaire de parler, et dans la cure de laisser parler et entendre l'inconscient. C'est une condition à laquelle s'en ajoute une seconde : le dire suppose d'être entendu.

Lorsque Anna O. prononça sa fameuse expression de *talking cure*, Freud n'était pas un ignorant de la parole, laquelle se trouvait déjà être au centre de ses recherches, au fondement même de son travail de médecin, puisque l'une de ses premières publications est *Contribution à la conception des aphasies* (1891). On remarquera d'ailleurs que, travaillant sur l'aphasie, c'est déjà vers un point bien particulier que sa curiosité le pousse, puisque c'est vers ce qui ne fonctionne pas dans la parole. Son écoute était déjà aiguësée et l'on voit que, pour qu'Anna O. soit entendue, il a bien sûr fallu qu'elle parle mais aussi que quelqu'un l'entende, même si pour Freud ce ne fut pas en direct. Qu'il entende plus qu'il n'écoute puisque, si la psychanalyse est une expérience fondée et centrée sur la parole, ça ne suffit pas. S'il suffisait de parler et d'écouter, quiconque, sans expérience aucune ni étude, pourrait être analyste. C'est d'ailleurs bien souvent pourquoi quiconque se croit analyste, et peut-être aussi pourquoi les patients s'interrogent sur l'intérêt d'une parole avec un analyste. Qu'aurait-elle de spécifique, d'autant plus à notre époque où parler semble avoir de moins en moins de conséquences quant à la responsabilité du locuteur, quand le cynisme semble prendre de l'ampleur ? « L'analyste ne s'autorise que de lui-même », nous connaissons bien cette formule de Lacan, mais, pour autant, « pas tout être à parler ne saurait s'autoriser à faire un analyste<sup>12</sup> ».

Au fond, le premier dire de la psychanalyse n'était peut-être pas de Freud mais d'Anna O., dont Freud a su entendre le dire. Ce n'est pas le sens du propos d'Anna O. qui fait dire, c'est ce qu'il induit dans la mesure où il est lu par un autre, en l'occurrence Freud. C'est un exemple typique de dire qui *ek-siste* au dit, qui surgit d'un dit et fait événement, et c'est peut-être une leçon à tirer pour l'avenir de la psychanalyse. Si l'avenir de chaque cure

est lié tant au dire de l'analysant qu'à celui de l'analyste, c'est aussi vrai de la psychanalyse plus généralement.

Pour qu'il y ait dire, il faut un coup de force. C'est une expression que je reprends de Lacan dans le séminaire *Le Sinthome*, expression que l'on peut rapprocher du tour de force qu'il accorde aux poètes dans la leçon du 15 mars 1977 et que l'on trouve dans le séminaire précédent ainsi : « Si chaque acte de parole est le coup de force d'un inconscient particulier, il est tout à fait clair que, comme nous en avons la théorie, chaque acte de parole peut espérer être un dire <sup>13</sup>. » Pour qu'il y ait dire, il faut donc un acte de parole mais aussi un inconscient particulier. Qu'est-ce que ça pourrait être, un inconscient particulier ? Lacan ne le précise pas. Je fais l'hypothèse qu'il s'agit d'une formation de l'inconscient, particulière à quelqu'un : un lapsus par exemple.

Le dire apophantique est issu du dire de l'analysant et de l'analyste, « une pratique de bavardage <sup>14</sup> », expression étonnante de Lacan, d'autant plus que ce n'est pas un propos du Lacan des tout débuts mais que l'on trouve dans *Le Moment de conclure*, en 1977 donc. Nous ne sommes pas là dans une petite erreur de début. Vingt-cinq années de séminaires pour en arriver là. Tout ça pour ça. À la première écoute, après avoir longuement théorisé sur la parole, sur le dire, après avoir compris un peu quelque chose, ça peut faire ravalemment. Si on a mis tous ses espoirs dans Lacan, c'est la douche froide. Mais Lacan étant maître dans l'art de déstabiliser, c'est qu'il y a probablement à aller y voir de plus près. Ce qu'il fait d'ailleurs lui-même.

Lacan a employé le terme de bavardage dans différents sens. Quand il s'agit du foisonnement de bavardage des dits de l'amour, on est dans le sens le plus commun du mot, soit parler sans conséquence et avec pour seul effet la jouissance. Il précise un peu plus loin dans ce même séminaire que le bavardage, tel qu'il l'entend quand il l'associe à la pratique de la psychanalyse, se réfère à l'étymologie, « le bavardage met la parole au rang de baver ou de postillonner, elle la réduit à la sorte d'éclaboussement qui en résulte ».

« Bavard » vient de « bave ». Bavasser est d'ailleurs un synonyme de bavarder, et pour celui qui sait manier la parole, l'avocat, on dit bien le baveux. Et la bave, dans l'ancien français, signifiait le parler puéril, d'où un lien que Lacan a peut-être fait avec *lalangue*.

Qu'elle soit une pratique de bavardage ne veut pas dire qu'elle n'est que ça, ni que l'analyste bavarde. L'analysant bavarde. L'analyste, après s'être commis lui-même dans le bavardage dans sa propre cure, pratique à partir des éclaboussures de *lalangue*. Ce bavardage-là n'est pas « sans risque <sup>15</sup> », et « pourrait avoir des conséquences <sup>16</sup> ».

## Ce que (le) dire (dé)fait

Que ce bavardage pourrait avoir des conséquences, certains patients le savent très vite. Je ne parle pas de ce qui est courant, de la séance qui commence par « je ne sais pas quoi dire » et qui va finalement être plus bavarde que les autres. Je parle des patients qui sont mutiques dès les premières séances alors que, pourtant, c'est de leur fait semble-t-il qu'ils sont venus, même si, bien souvent, on s'apercevra qu'ils ont été poussés par quelqu'un d'autre et que leur silence peut être un refus adressé à cet autre, souvent le ou la conjointe. Cela peut être très difficile, voire prendre un très long temps pour qu'une parole en sons advienne, tant ils ont en quelque sorte cette sagesse de ne pas parler et se laisser parler, ayant probablement une intuition des conséquences, du risque de la rencontre du désir ou de l'horreur de savoir. Ils attendent bien souvent mais pas toujours que ce soit nous qui parlions.

Ces cas cliniques sont intéressants car ils nous montrent que c'est dans la moindre parole qu'il y a du dire possible. La question « qu'est-ce qui fait parler ? » n'est alors pas juste philosophique ou anthropologique, elle est très concrète et concerne la clinique.

L'interprétation fait parler, mais elle intervient bien souvent à partir d'une parole. Quelle interprétation à partir du silence ? Non pas qu'il ne puisse pas y en avoir bien sûr, mais si l'on théorise assez souvent sur le silence de l'analyste, qui parfois arrange bien, plus complexe peut-il être d'opérer avec le silence d'un patient en début de travail, tant que la mise en place du sujet supposé savoir n'est pas acquise.

Au lieu de répondre, rester silencieux pour l'analyste n'est pas forcément faire silence. Lacan, pour l'exemplifier, s'est servi au tout début de son premier séminaire du bouddhisme zen : « Le maître interrompt le silence par n'importe quoi, un sarcasme, un coup de pied <sup>17</sup>. » On parle souvent de la sagesse du bouddhisme mais il s'agit là plutôt d'impertinence, comme dans cet autre exemple où un moine demande à un maître : « Qu'est-ce que le Bouddha ? » Le maître de lui répondre : « Trois livres de lin. »

L'impertinence concerne aussi l'analyste, qui vient déloger de la pertinence convenue. Elle peut être nécessaire pour arriver à l'impudence du dire, du dire qui se passe de l'Autre, à la différence de la parole.

La parole, si l'on veut bien s'y frotter, si l'on veut bien passer le stade du flirt avec elle, ne pas se complaire dans un usage voire son amour courtois, la parole produit des signifiants maîtres connectés à une jouissance. Peu à peu, les fixations de jouissance vont être remaniées. Nous pourrions parler d'une dénonciation des signifiants maîtres grâce au bavardage. Produire pour dire.

Rien à voir avec cette citation bien connue de Boileau : « Ce qui se conçoit bien s'énonce clairement, et les mots pour le dire viennent aisément. » Pourquoi pas après tout quand il s'agit de la science, quand il s'agit de démontrer ? Pourquoi pas dans le discours du maître ou de l'université ? Mais avec l'inconscient, avec la jouissance, ça ne fonctionne pas. Qu'aurait fait Lacan d'une phrase pareille ?

J'en propose une formule décalée, plus proche je crois du discours analytique : ce qui se conçoit bien se dénonce clairement, et l'embrouille des mots fera le dire consistant. Il s'agira de mettre non pas de l'ordre mais du jeu pour, à partir du désordre, accéder à l'obscur. Il faudra en passer non pas par ce qui est clair mais par ce qui est brouillé, embrouillé, par la matière de *lalangue*.

Pour l'analysant, « défaire par la parole ce qui s'est fait par la parole <sup>18</sup> » en passera dans un premier temps par le récit certes, par l'histoire personnelle, mais la parole pourra faire dire quand elle ne sera plus autobiographique, c'est-à-dire quand elle sortira du récit forcément mensonger, quand elle donnera accès à *lalangue*, soit quand, je reprends là une formule de Patrick Chamoiseau, « le récit cède devant le dire qui saisit, surprend et se surprend <sup>19</sup> », formule que je trouve très lacanienne. Le dire surprend et ainsi suspend les dits, le dire dit que non aux dits. C'est là le dire-acte, car la parole, énoncée, ne peut épuiser le sens. « Comment la parole épuiserait-elle le sens de la parole [...] sinon dans l'acte qui l'engendre <sup>20</sup> ? » dit Lacan dans « Fonction et champ de la parole et du langage ». L'autobiographie rend compte d'une réalité, le dire rend-il compte du réel ?

Il y a modification du fait du dire et, à lire la conférence de Lacan dont j'ai déjà parlé, « Le phénomène lacanien », j'ai espéré y trouver une réponse très précise sur cette modification que j'allais vous retransmettre en conclusion, mais, j'ai trouvé ça très drôle et très intéressant, la réponse précise manque parce qu'elle est inaudible. La transcription rapporte ceci : « Les effets de ce dire vont tout à fait ailleurs que de corriger le bavardage en question. Ils vont à modifier [... ? ...]. » C'est d'autant plus rageant que Lacan poursuit par : « Comment cela peut-il se faire qu'un dire ait ces effets ? » Mais on ne saura donc jamais de quels effets il a parlé. Alors je poursuis.

Pourrait-on affirmer que le dire est écriture, trace qui fixe, qui oriente sans pour autant figer ? Ni écriture philosophique, ni écriture scientifique, ni écriture littéraire, mais une écriture de lettres singulières à chacun. À partir du texte pré-écrit, ce qui s'est fait par la parole est écriture qui a fixé. Au texte pré-écrit se sont ajoutés les discours du maître, de l'université, de

l'hystérique, qui ont fait écriture également. Le dire, fruit de la parole, du discours analytique cette fois, écrit à son tour, quand vient son tour dans la ronde des discours.

On dit de l'écriture qu'elle tente de cerner ou border le réel. Ce n'est pas vrai de toute écriture comme ce n'est pas vrai que toute parole produit un dire, mais quand il y a dire, qui « introduit l'impossible et non pas simplement l'énoncé <sup>21</sup> », un « certain réel peut être atteint <sup>22</sup> », dit Lacan. Qu'est-ce qu'un certain réel ? Il me semble que c'est un bout de réel qui peut trouver à être atteint parce que la vérité ne peut être que mi-dite, seulement un bout. Le dire viendrait entre la vérité et le réel.

Pourrait-on dire que la parole ne rencontre le réel que lorsqu'il y a un dire ? On voit bien en tout cas que l'effet du dire n'est pas de l'ordre du sens, de la démonstration logique, il est effet. Je cite à nouveau Lacan dans la conférence « Le phénomène lacanien » : « Il porte bien plus loin que ce qui est fourni comme matériel [...] de bavardage [...] Je ne suis pas sûr que le dire qui opère ait toujours un sens. Il y a même des chances, de fortes chances, que ce qu'il y a de plus opérant, c'est un dire qui n'ait pas de sens. »

La cure, le dire de l'analysant et le dire de l'analyste amènent le sujet à ce qui fait limite, abordent une zone étrangère au symbolique et à l'imaginaire, mais le réel reste l'impossible, et l'impossible à dire. Un certain réel est atteint, jusqu'au mouvement suivant, jusqu'au dire suivant.

Pour conclure, disons que la parole dans la cure, c'est suivre la règle de la libre association, nous le savons, mais autant que possible puisque de liberté toute il n'y a pas. La parole dans la cure, c'est presque tout dire pour un dire qui ne dira pas tout mais fera acte.

*Mots-clés : parole, dire, interprétation, réel.*

---

\*  Intervention au séminaire EPFCL « La parole et son dire », à Paris le 15 juin 2017.

1.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient*, Paris, Seuil, 1998, p. 393.  
 2.  La méthode scientifique, *Vers un darwinisme linguistique ?*, diffusée le 16 mars 2017, France Culture.

3.  J. Lacan, *L'Identification*, séminaire inédit, leçon du 29 janvier 1961.
4.  J. Lacan, Entretien avec Madeleine Chapsal paru dans *L'Express* du 31 mai 1957, n° 310.
5.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VI, Le Désir et son interprétation*, Paris, La Martinière, 2013, p. 96.
6.  Les Nuits de France Culture, *Jean Rouch, les contes africains*, diffusée le 16 septembre 2016, France Culture.
7.  Pièce écrite d'après l'écrivain belge Jeroen Brouwers.
8.  J. Lacan, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, séminaire inédit, leçon du 15 février 1977.
9.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, coll. « Essais », p. 95.
10.  Conférence prononcée au Centre méditerranéen universitaire de Nice le 30 novembre 1974.
11.  J. Lacan, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, *op. cit.*
12.  J. Lacan, « Note italienne », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 308.
13.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 136.
14.  J. Lacan, *Le Moment de conclure*, séminaire inédit, leçon du 15 novembre 1977.
15.  *Ibid.*
16.  J. Lacan, *R.S.I.*, séminaire inédit, leçon du 15 avril 1975.
17.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre I, Les Écrits techniques de Freud*, Paris, Seuil, 1975, p. 7.
18.  J. Lacan, *Le Moment de conclure*, *op. cit.*, leçon du 15 novembre 1977.
19.  P. Chamoiseau, *L'Empreinte à Crusoe*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2012, p. 290.
20.  J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage », dans *Écrits 1*, Paris, Seuil, coll. « Essais », 1999, p. 269.
21.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006, p. 66.
22.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, *op. cit.*, p. 32.